

En attendant cerfs, biches et chevreuils... Promenade d'une rêveuse solitaire dans le massif forestier de Rambouillet (9^{ème} comptage des cervidés organisé par l'ONF – Janvier 2002).

DAGUETS DANS LA BRUME.

Poème de Simone GIQUELAIS

Dessin selon J. OBERTHUR

En cette après-midi d'hiver ensoleillée,
La forêt silencieuse semblait assoupie.
Et tandis que je marchais dans l'herbe mouillée,
J'en goûtais à chaque pas la belle féerie.



*Grand dague à sa deuxième
tête, portant meules.*

A droite du sentier, un chêne vénérable
Elevait vers le ciel ses branches tourmentées.
A gauche, croissait près de la piste cyclable,
Une jeune plantation aux teintes bleutées.

On devinait derrière, au fond de la vallée,
Un étang niché dans un écrin de verdure,
Et le château du Planet, bâtisse isolée,
Qui du temps passé semble ignorer la blessure.

Aucun bruit ne rompait la magie du silence,
Seuls mes pas réveillaient les feuilles desséchées...
Et cette paix m'enveloppait de sa présence,
Imprégnant mon âme de ses grâces cachées.

Certes je scrutais en vain les bois alentour.
Cerfs et biches restaient cachés dans les halliers,
Mais tant de charmes s'offraient dans le demi-jour
Que j'avançais allègrement sur les sentiers.

Les bourgeons des chênes, veloutés et dodus
Déjà palpitaient sous leurs écailles vernies.
Ceux des grands hêtres, fusiformes et pointus,
Se dressaient, telles des sentinelles hardies.

Là, dans le repli d'une écorce, une sittelle
Avait, un jour d'été, enfoncé une faine.
Ici, sur un buisson, brillait une cenelle,
Délicat vestige d'une saison lointaine.

La brume, peu à peu, pénétrait la vallée,
Noyant le paysage de reflets diaphanes.
Des volutes dansaient sous la nue pommelée,
Suggérant un bal d'évanescences gitanes.

Et c'est alors qu'ils apparurent dans l'allée,
Quatre jeunes daguets, nonchalants et gracieux,
Le meneur précédant de sa souple foulée
Les trois autres qui le suivaient en bonds joyeux.

Tels des elfes, ils passèrent à quelques mètres,
Sans daigner le moindre coup d'œil vers moi ;
Et leur beauté, lorsqu'ils s'en vinrent sous les
hêtres,
Bouleversa mon âme d'un immense émoi

Ce ne fut, c'est vrai, qu'une vision éphémère,
Mais qui sublimait la plénitude du monde,
Et tandis qu'ils allaient de leur allure fière,
Je restai là, pensive, encore une seconde.

Depuis, souvent je songe aux immenses délices
Que la nature accorde tout au long des jours,
Car les joies éprouvées en ces heures propices
Sont autant de bienfaits qui dureront toujours.

SIRIGI. Avril 2002.